



Kim THÙY
Née en 1968
(Vietnam)

Née à Saigon en 1968, Kim Thùy a quitté le Vietnam avec ses parents dans un boat-people à l'âge de dix ans. Installée depuis au Québec, elle a poursuivi des études de droit et de linguistique. Elle a publié son premier roman en 2009.

Ru, Éditions Liana Levi, 2010

Un récit en large partie autobiographique, pour dire la destinée d'une enfant née en pleine guerre du Vietnam, et que la bonne fortune, la complicité de quelques-uns et un peu d'or miraculeusement retrouvé, ont permis de conduire jusqu'à ce « rêve américain », aujourd'hui ressenti comme une « greffe, une excroissance »... .

« J'étais trop grosse pour une Vietnamiennne »

Cependant, une fois obtenu, le rêve américain ne nous quitte plus, comme une greffe, ou une excroissance. La première fois que je suis allée avec mes talons hauts, ma jupe droite et mon porte-documents dans un restaurant-école pour enfants défavorisés à Hanoi, le jeune serveur de ma table n'a pas compris pourquoi je lui parlais en

vietnamien. Je croyais au début qu'il ne saisissait pas mon accent du Sud. Mais, à la fin du repas, il m'a dit candidement que j'étais trop grosse pour être une Vietnamiennne.

J'ai traduit cette remarque à mes patrons, qui en riant encore aujourd'hui. J'ai compris plus tard qu'il ne parlait pas de mes quarante-cinq kilos, mais de ce rêve américain qui m'avait épaissie, empâtée, alourdie. Ce rêve américain a donné de l'assurance à ma voix, de la détermination à mes gestes, de la précision à mes désirs, de la vitesse à ma démarche et de la force à mon regard. Ce rêve américain m'a fait croire que je pouvais tout avoir, que je pouvais me déplacer en voiture avec chauffeur et, en même temps, mesurer le poids des courges transportées sur une bicyclette rouillée par une femme aux yeux brouillés par la sueur; que je pouvais danser au même rythme que les filles qui se déhanchaient au bar pour étourdir les hommes aux portefeuilles bien garnis de dollars américains; que je pouvais vivre dans ma grande villa d'expatriée et accompagner les enfants aux pieds nus jusqu'à leur école installée directement sur le trottoir, à l'intersection de deux rues.

Mais ce jeune serveur m'a rappelé que je ne pouvais tout avoir, que je n'avais plus le droit de me proclamer vietnamienne parce que j'avais perdu leur fragilité, leur incertitude, leurs peurs. Et il avait raison de me reprendre.

Kim Thùy, *Ru*, Éditions Liana levi, 2010